

Le Château de Sable Eternel



Candice Domenech-Cabaud

« Toutes les familles heureuses se ressemblent, mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon ». D'un claquement sec, et le cœur battant, je referme ce livre de Tolstoï. Une fois encore, j'ai parcouru cette phrase inlassablement, comme si elle m'était adressée. Les petites lettres d'encre noire étaient sondées par mon regard. A quels indices devais-je me raccrocher ? Lorsque je parvins enfin à rassembler un fragment de concentration nécessaire à la lecture, les mots s'assemblent et se délient, se confondent et tourbillonnent, s'effacent et s'entremêlent sur la page granuleuse. Ils racontent perfidement mon histoire et me happent. Les néons grésillent et projettent une lumière trop crue. Avez-vous déjà fixé des yeux une ampoule nue, juste quelques secondes, mais suffisamment pour être ébloui au point de ne voir seulement que des halos ? Eh bien, cette phrase si douloureuse résonne ainsi en moi et m'emprisonne dans un cercle vicieux...

L'électrocardiographe émet des signaux réguliers, mais si stridents que l'appareil semble témoigner de l'apogée de sa propre vie, contraste saisissant avec celle des patients qu'il accompagne. J'observe la peau diaphane de son bras, et le réseau de ses veines bleutées qui me mènent à sa main. Elle, qui a tant vécu, a traversé les âges et les époques... combien d'épreuves douloureuses devra-t-elle encore endurer ? Le temps a laissé sa trace sans réellement l'abîmer, juste en déposant quelques taches brunes éparses et des plissures rieuses sur sa peau, comme pour signaler qu'elle méritait enfin du repos. La paume de sa main est ouverte, et j'interprète cela comme un appel à une protection, que je lui dois inconditionnellement. Je glisse alors tendrement ma chaude main dans la sienne. Ce geste, nous a toujours liés dans les épreuves, c'était une sorte de talisman pour nous. Une façon de signifier à l'autre sa présence, sa compassion et son amour tout en conservant une forme de pudeur dans l'expression de nos sentiments.

Quand tu devinais mes angoisses, tu me saisissais par la main, peu importe le lieu où nous nous trouvions et tu me la serrais affectueusement. Nous étions continuellement le théâtre des regards, parfois ahuris de certains individus, essentiellement de mon âge, qui n'hésitaient pas à me jeter un coup d'oeil moqueur et mimaient l'objet de leur épouvante. Un jour, soudain conscient de l'immaturité que cela pouvait représenter et l'image que je projetais, celle d'un enfant coincé dans un corps d'adolescent, j'ai soudain été envahi par la honte. Pour essayer de la dissimuler et ne pas te blesser par tous les moyens, je t'ai doucement lâché la main pour feindre de renouer mes lacets. J'essayais d'étirer ce moment autant que je le pouvais, j'attachais, puis détachais, et resserrais successivement les liens en tissu, tout en essayant de sélectionner les mots les plus adaptés pour me confier. Comment te dire qu'il était préférable que je ne te donne plus la main de cette façon, qu'il était temps pour moi d'agir en homme, qui serait prêt à te défendre de toutes les ignobles escroqueries dont les personnes âgées sont la

cible ? Alors que je prenais une grande inspiration pour t'annoncer tout cela, avant même que je ne m'exprime, j'ai su que tu avais tout compris. A ma plus grande surprise, tu m'as adressé un regard rieur et tu es partie dans un de ces grands éclats de rire si communicatifs, dont toi seule as le pouvoir. Tu as immédiatement traversé la route à grandes enjambées et tu t'es dirigée vers le trottoir d'en face, ironiquement. En te voyant si satisfaite de ton tour, mais en même temps si frêle, ainsi, loin de moi, j'ai eu ce curieux sentiment, à la fois brutal et révélateur. Plusieurs fois dans ma vie, j'ai été saisi par cette réflexion, cette âpre mise en perspective qui s'impose à nous. Ta silhouette, noyée dans la masse, a quitté de manière éphémère toute la familiarité que je lui attribuais et pour la première fois, j'ai été touché par ta fragilité. Un court instant, tu n'étais plus la femme si forte que j'admirais, mais une personne âgée, douloureusement étrangère à mes yeux, dont le dos se courbait de plus en plus... Je ne sais pas si tu étais réellement certaine de la leçon que tu allais m'insuffler, ou si tu me connaissais simplement par cœur. Mais, j'ai réalisé que tu ne serais pas éternelle. Je t'ai rejointe avec la même hâte que tous les moments inédits vers lesquels je me dirigeais, que l'on allait partager, et je t'ai rendu ton regard rieur. En te reprenant la main, j'arborais un regard droit, et fier, avec la certitude de ne laisser désormais personne me voler ces instants si précieux.

Tes paupières sont closes, elles ne sont pas crispées, mais oscillent parfois, comme bercées par les flots d'un rêve envoûtant. Le Soleil dardait ardemment ses rayons tandis que tu lisais un des livres que tu aimes tant, à l'ombre du parasol. Souvent, blanchi de crème solaire mal appliquée, je t'observais tourner les pages de ton roman avec passion, et je me demandais comment elles pouvaient t'arracher, au gré des mots, aussi bien un froncement de sourcils, qu'un sourire. Je t'ai toujours vue un livre à la main, et un peu jaloux je dois l'avouer, je m'efforçais de détourner ton attention si précieuse, afin que tu poses de nouveau ton doux regard sur moi. J'avais quatre ou cinq ans et mon âme d'enfant était comblée par ce à quoi je m'affairais, et cela -je l'étais persuadé- allait changer le monde. Muni de mes petits brassards et d'une pelle presque aussi grande que moi, je contribuais donc activement à révolutionner le patrimoine architectural mondial en concevant des châteaux et des édifices en sable, qui disproportionnés, provoquaient les lois de la physique. Epuisé par mes innombrables allers-retours jusqu'à l'eau, j'étais persuadé que l'on se jouait de moi en faisant disparaître l'onde que je m'appliquais tant à ramener sur la plage. Après avoir essayé vainement d'économiser mes efforts par le biais de profondes réflexions, je m'étais résolu : cette ressource était décidément indispensable à la consolidation de mes ouvrages.

Tu aurais pu me faire remarquer que j'étais en réalité tant pressé de poursuivre ma construction, que je revenais en courant du trajet qui me semblait être le plus long de mon existence... et renversais par la même occasion les trois quarts de mon seau qui abreuvaient les grains de sable instantanément, et ce, sans même que je n'en prenne garde. Mais tu préférais déranger ta lecture, et imaginer avec moi les motivations d'un

ennemi invisible, pour qui admirer la concrétisation d'un de mes chefs-d'œuvre, aurait représenté une si grande menace. J'aurais aimé photographier ces instants de bonheur volés, pour qu'ils prennent une nouvelle dimension, mais ils sont d'autant plus impérissables dans ma mémoire que le seul moyen de les revivre, de les revoir, est de m'en souvenir. Les après-midis les plus heureuses de mon enfance se déroulaient ainsi, mais je voudrais t'évoquer à présent un instant qui m'a particulièrement marqué. Alors que je me lamentais sur la tâche infinie que représentait fonder un royaume et qu'un cruel enfant, de surcroît, venait tout juste d'en piétiner les fondations, je redevenais pensif et mes cauchemars reprenaient forme. Tu t'es soudainement levée, et tu t'es dirigée vers l'eau après avoir corné une page de ton livre, choses que tu ne faisais jamais. La bouche béante de surprise, j'ignorais ce qui avait pu te décider à ce geste si inhabituel, toi qui gouvernais inlassablement mon monde depuis le sable. J'oubliais alors tous mes tourments et je m'empressais de te rejoindre. Comblant de seconde en seconde mon bonheur, tu m'as alors saisi par la main et nous avons couru ensemble dans l'eau. Je riais aux éclats, encore surpris de cette fantaisie si insolite et découvrais avec émotion que tu faisais écho à mon rire en m'éclaboussant. Nous affichions la même expression de bonheur sincère que les familles autour de nous, que je ne remarquais même pas, tant mon attention était polarisée par toi, Mamie. Nous leur ressemblions, à partager un moment complice dans l'eau et rien, à cet instant, n'aurait pu trahir nos malheurs. Ce moment était si intense que malgré mon très jeune âge, j'en savais le caractère éphémère et le vide, la nostalgie qu'il allait me laisser, une fois vécu irrévocablement.

L'étai se resserre de plus en plus intensément. La colère, l'injustice et les plus noirs sentiments s'abattent sur nous sans que l'on ne puisse vraiment savoir pourquoi. Chaque famille recèle de ses propres secrets, d'actes parfois honteux, tus et étouffés. Un sourire biaisé, un chuchotement, un papier froissé, une porte claquée, et un lourd silence qui convergent vers ce même secret prêt à éclater au grand jour. Quand ils se découvrent, notre monde entier bascule, donnent naissance à des remises en question infinies, et brouillent à jamais notre vision d'un proche. Comment mesurer avec justesse les répercussions d'un mot, ou d'une simple remarque. Va-t-il être pris dans l'engrenage fou de la machine, et être ressassé, étiré au rythme d'une respiration effrénée ? Que lire dans ce regard pensif ? Dans cette voix brisée ? Une douleur infinie m'enserme la poitrine. Une honte entoure cette maladie, que je propage sans doute en ne la nommant pas. C'est si dur d'en observer les dégâts, les ambitions qu'elle volera à tout jamais, alors que le talent, la volonté étaient évidents et auraient conduit à un épanouissement irrécusable.

Je me suis toujours demandé quelle attitude adopter. Que faire pour t'aider ? Me réprimer, m'isoler, pour ne pas te causer du souci, fatal ? Ne pas te faire culpabiliser de mon état, me taire, t'éviter des détails et un plissement de front inquiet. Faire semblant, parfois... Culpabiliser moi-même de vouloir découvrir des expériences. Non, je n'essaye pas de prendre mon envol, et des risques inconscients... Qu'advient-il ensuite ? Cela me brise le cœur, en grandissant, d'observer toutes les chaînes qui nous oppressent, et les clefs de l'indépendance qui nous ont été enlevées. Je ne veux pas réussir là où tu n'as pu continuer, ni briller, ce serait trop facile. Comme tu l'auras remarqué, je n'ai jamais pu prononcer ni même déguiser la formule que tous les êtres aimés déclament. J'étais effrayé par ces trois mots, et jusqu'ici révolté par toutes les fausses promesses qu'ils n'ont cessé de cacher. On me les a tant de fois dits que j'étais convaincu, et bercé par cet amour illusoire. J'ai été tellement blessé qu'à défaut des personnes, déjà bien loin quand j'ai pris conscience des faits indicibles dont ils étaient l'auteur, ce sont vers les mots que j'ai dirigé ma colère. C'est seulement avec toi que j'ai pu découvrir toutes les douceurs de devenir un enfant aimé. Les bleus, désormais, je n'en faisais l'expérience qu'à travers les couleurs de mes dessins.

Malgré tous les tubes qui m'enserrent et me relient à toi, un doux sourire étend tes pommettes amaigries. J'aurais tellement aimé te dire au revoir. Te parler une dernière fois, te rassurer, et te remercier. J'aurais voulu continuer à te rendre fière et heureuse. J'espère que tu me pardonneras de ne pas t'avoir réveillée alors que mes forces déclinaient. J'espère par la même occasion que tu parviendras à lire mon écriture, brouillonne et ironique face à toutes ces heures passées où tu m'enseignais la calligraphie et me montrais à quel point elle était révélatrice de notre personnalité. Tu as veillé sur moi nuits et jours, en t'oubliant toi-même et je m'en vais apaisé, avec cette image de toi, assoupie sur ce fauteuil, près de moi. J'espère que tu comprendras que pour, sans doute la première fois de mon existence, c'était à mon tour d'adoucir ta vie et de me sacrifier pour te protéger. Je m'en veux de te laisser comme cela, et d'agréger une nouvelle épreuve à toutes celles que tu as déjà endurées. Je voudrais que tu prennes soin de toi, que tu te sentes libre d'être heureuse et épanouie. Cette lettre ne saura jamais retranscrire toute la reconnaissance que je d'adresserai éternellement, ni combien tu as été inspirante pour moi. Je voudrais néanmoins que tu saches que tu es la personne la plus chère à mes yeux et j'espère que tu auras pu saisir ne serait-ce qu'une photographie polaroid de l'admiration que j'éprouve pour toi. Je devine les sourires que je t'ai arrachés, en redécouvrant certains moments partagés et vécus sous mon propre prisme. Je te promets de continuer à veiller sur toi sans jamais faillir à ma tâche. Tu resteras à jamais pour moi une source de bonheur intarissable qui a bercé mon enfance et m'a soutenu sans faille.

J'espère qu'à travers mon écriture tu auras su lire : Je t'aime,

Louis.